

lante famille qui grandit aux côtés du voisin J. Bte, et voilà pourquoi celui-ci ne connaît pas les soucis. Il plaint sincèrement l'ami François et surtout veut l'aider de quelque bon conseil, mais ce dernier n'en a que faire et ce n'est pas toujours sans une certaine aigreur qu'il lui répond : " Vous avez beau jeu, vous, de vanter l'agriculture, vous y trouvez votre affaire; mais qu'un jour la chance qui vous poursuit vous abandonne et vous m'en donnerez des nouvelles."

La chance que l'ami François envie au voisin J.-Bte, il lui serait facile de se la rendre également favorable, ainsi que vous allez en juger, intelligent lecteur.

L'ami François appartient, corps et âme, à cette classe de cultivateurs trop nombreux encore parmi nous, gens très-respectables assurément, mais partisans obstinés de l'immuable routine. De même son père, d'heureuse mémoire, cultivait sa terre il y a un demi-siècle, de même François la cultive encore aujourd'hui, avec cette différence toutefois que, grâce à l'épuisement graduel du sol, il en retire à peine le quart de ce qu'elle produisait il y a cinquante ans. Pour lui, le fumier est une nuisance qu'il demande aux pluies du ciel de réduire et d'emporter autant que possible; le labour qu'il donne à sa terre s'appellerait à bien plus juste titre du nom de grattage; les semences qu'il emploie ne sont pas précisément de celles qui obtiennent les plus hauts prix, et l'aspect de ses champs, à l'approche de la récolte, est peu propre, comme bien vous pensez, à ranimer le courage de leur malheureux propriétaire.

Passons maintenant chez le voisin J.-Bte. Celui-ci sait comprendre que la terre ne donne rien pour rien, et depuis longtemps il s'est appliqué non-seulement à maintenir, mais à accroître la fertilité de son champ. Par des labours énergiques, par des façons données à propos, il l'a ameubli à une grande profondeur, facilitant ainsi sa pénétration par l'air, la chaleur et la pluie: les racines des plantes y trouvent de la place et s'y développent à plaisir. Le fumier, il le regarde comme la matière première de ses récoltes et il ne se pardonnerait pas d'en laisser perdre la moindre partie. Il le tient dans sa cour à l'abri des rayons du soleil qui le dessèchent et des averses qui le lavent et en emportent l'essence. Il apporte le plus grand soin à protéger ses champs contre l'envahissement des plantes nuisibles, et à cet effet, il varie sagement ses récoltes, faisant toujours précéder une plante salissante et épuisante d'une plante nettoyante et améliorante. Dans son assolement, qu'il suit avec régularité, il accorde la plus large part aux plantes fourragères qui nourrissent les bestiaux et produisent le fumier. En un mot, il cultive selon les règles d'une saine pratique et lorsque vient le temps de la moisson, ses attelages gémissent sous le poids du travail, et ses granges sont trop peu larges pour recevoir ses récoltes.

Lecteur, voulez-vous des chiffres, plus précis que les mots? En voici, et ils sont significatifs.

Chez l'ami François, les divers frais relatifs à la culture d'une étendue de dix arpents de blé se répartissent de la manière suivante:

Loyer de la terre.....	\$30.00
Labours.....	10.00
Travaux préparatoires à l'ensemencement....	2.50
Hersages et roulages.....	4.00
15 min. semence à \$1.10.....	22.00
Frais d'ensemencement.....	1.00
Moissonnage et récolte.....	10.00
Transport et mise en grange.....	4.00
Battage et Vannage.....	14.00
Transport au marché, frais de route, de marché, etc.....	5.50

Total.....\$103.00

Sur ses dix arpents, l'ami François récolte 100 minots de blé, dont le prix de revient monte à une piastre et trois cents

le minot, chiffre beaucoup trop élevé, qui ne laisse qu'un bénéfice total de \$7.00, le blé de moyenne qualité étant coté à \$1.10 le minot. Il est vrai qu'il obtient, en outre de son grain, pour une valeur de \$15 à \$20 de paille, mais j'estime que cette valeur est loin de compenser le tort qu'il a fait à sa terre par une culture aussi épuisante que celle du blé, sans aucune restitution d'engrais, et il ne convient nullement de diminuer d'autant le prix de revient de son grain.

Voici maintenant l'état des dépenses du voisin J.-Bte, pour une même culture:

Loyer de la terre.....	\$30.00
Fumure.....	75.00
Labours.....	18.00
Travaux préparatoires à l'ensemencement....	10.00
Hersages et roulages.....	6.00
15 min. semence à \$1.50 le minot.....	22.50
Frais d'ensemencement.....	1.00
Moissonnage et récolte.....	20.00
Transport à la ferme et mise en grange.....	9.00
Battage et Vannage.....	25.00
Transport au marché; frais de route, de marché et autres.....	9.50

Total.....\$225.00

\$225 contre \$103 !... Mais aussi quelle différence dans le rendement. Chez le voisin J. Bte, les dix arpents en culture rapportent 250 minots de blé, et comme ici, nous devons ajouter au produit du grain la valeur de la paille, valeur qui atteint \$40 et même plus, le prix de revient du minot de blé descend à 74 cents. D'un autre côté, le grain du voisin Jean Baptiste étant mieux nourri et mieux formé, en un mot, de meilleure apparence que celui de l'ami François, il en obtient facilement 5 cents de plus au minot, et le bénéfice pour les 10 arpents monte à \$102.50.

Donc: D'un côté \$7.00 pour \$103.00; de l'autre, \$102.50 pour \$225.00. Chez l'ami François, de l'argent placé à 6½ p. 0/0; Chez le voisin Jean Baptiste de l'argent placé à 4½ p. 0/0.

Dites, lecteur, où se trouve l'agriculture qui paie et où l'agriculture qui ne paie pas,

TÉLÉSPHORE BRAN.

La Prochaine Exposition Fédérale à Ottawa.

Je profite du mauvais temps pour vous adresser un article qui doit avoir sa raison d'être dans les circonstances actuelles. J'ai appris hier par la voie des journaux qu'une grande Exposition pour toute la Puissance aurait lieu à Ottawa cet automne, et je me suis demandé de suite ce que nous allions faire, nous cultivateurs qui avons à travailler et à ménager pour vivre. Est-il possible que nous puissions y aller avec du bétail ou autres produits? Pour ma part je ne trouve pas la chose bien facile; d'abord, nous aurons à lutter avec les premiers éleveurs de la Puissance, puis les dépenses sont bien plus fortes pour aller à Ottawa, que pour aller à Montréal. De plus, à Montréal, nous avons presque tous des parents qui nous reçoivent avec plaisir sans qu'il nous en coûte un centin, tandis qu'à Ottawa, il en sera bien autrement. Si je fais ces remarques, ce n'est pas dans le but de décourager qui que ce soit. Personne plus que moi désire que le Bas-Canada s'y montre et très-avantageusement; mais le seul moyen qui me semble propre à encourager les cultivateurs de toutes les parties de la Province de Québec, à aller y exposer en nombre, est le suivant: que les Sociétés d'Agriculture se mettent en tête du mouvement et qu'elles ne craignent pas de faire quelques dépenses pour l'honneur de leur Comté respectif, et en même temps pour encourager les propriétaires d'animaux de choix. La Société d'Agriculture dans chaque